



## Nietzsche et les femmes

Ernest Joós

Volume 41, numéro 3, octobre 1985

50e anniversaire de la Faculté de philosophie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400189ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400189ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Joós, E. (1985). Nietzsche et les femmes. *Laval théologique et philosophique*, 41(3), 305–315. <https://doi.org/10.7202/400189ar>

## NIETZSCHE ET LES FEMMES

Ernest Joós

*RÉSUMÉ.* — L'auteur se propose de dissiper les malentendus les plus fréquents au sujet de l'interprétation du grand poète qu'est Nietzsche. Il étudie ensuite dans cet esprit les principaux textes nietzschéens sur les femmes.

---

*À ma femme, à mes filles  
et aux étudiantes de Laval*

### I. PROBLÈMES D'INTERPRÉTATION

Même un génie n'est pas toujours génial. Combien il est difficile alors pour les autres de voir la différence ! Ceci dit, nous avons dépassé l'herméneutique « générale » dont, de nos jours, on nous rabâche les oreilles. Quand nous interprétons un auteur comme Nietzsche nous nous rendons compte de l'insuffisance de cet art. Car, qui répondra à cette question : à quoi sert le langage ? Parler, communiquer, dire n'importe quoi ?

Un auteur comme Nietzsche qui se donne pour tâche la transvaluation de toutes les valeurs (*Umwertung aller Werte*) ne parle certes pas uniquement pour parler, même pas pour dire des choses intéressantes ou des nouveautés de toutes sortes. Son ambitieux projet couvre toutes nos activités. Puis, Nietzsche ne parle pas — il juge :

En rêve, dans le dernier rêve du matin, je me tenais aujourd'hui sur le promontoire d'une montagne, — de l'autre côté du monde, je tenais une balance et je pesais le monde. (*Zarathoustra*, Des trois maux)<sup>1</sup>

Dès lors, interpréter Nietzsche c'est interpréter ses jugements ; être d'accord ou en désaccord avec la transvaluation qu'il propose. Cette activité déborde largement

---

1. Nous citons *Ainsi parlait Zarathoustra* dans la traduction de Georges-Arthur Goldschmidt, Livre de Poche, 1972.

Cette traduction ne rend pas toujours la « musique » de Zarathoustra, mais au moins elle ne la déforme pas comme la « musique » trop voulue, artificielle et souvent ridicule de la traduction de M. de Gandillac. Les paginations de l'*Ecco homo* renvoient à l'édition Denoel Gonthier, tr. d'Henri Albert.

les cadres de l'herméneutique ; elle débouche en métaphysique. Pour cette raison, l'herméneutique ne devrait pas remplacer la philosophie, tout comme l'ingéniosité de l'interprète ne devrait pas inventer un nouveau Nietzsche. Pourtant, c'est le titre d'un livre qui héberge des études de certains interprètes comme Jacques Derrida, ou Gilles Deleuze qui ont eu une grande influence sur l'interprétation. Le titre même, *The New Nietzsche*<sup>2</sup>, est déroutant. En effet, le lecteur ne connaîtra jamais *un* nouveau Nietzsche, mais *plusieurs* ; chaque auteur a le sien. C'est ainsi que les Nietzsche se multiplient, se dédoublent, et bien entendu, se contredisent. Le critère de l'interprétation est souvent l'ingéniosité. Il n'est pas étonnant que Nietzsche devienne victime de ses interprètes. Il sera idole ou ennemi à la fois, prophète ou malfaiteur. Son propre questionnement est englouti par le bruit du marché des idées.

J'ai déjà fait allusion au fait que nous dépassons l'herméneutique ordinaire du moment où nous affirmons que même le génie n'est pas toujours génial. En d'autres mots, il faut énoncer le critère du génie de Nietzsche et non pas le critère de n'importe quel génie. Être génial implique toujours l'excès d'une qualité et très souvent même au détriment d'une autre. Il faut alors faire comme Nietzsche le fait, se promener avec un poids, une mesure et un plateau pour peser son génie. Est-ce possible ?

Pendant longtemps, Nietzsche semblait déborder toute catégorie ; mais depuis quelque temps on aime parler de sa philosophie, même de sa théorie de la connaissance. Si Nietzsche est philosophe, Jaspers a bien raison d'affirmer que Nietzsche se contredit. Si la rationalité ordinaire, la logique, est le seul critère de l'interprétation, il est vrai que les opinions de Nietzsche, sur le même sujet, changent. Ceci n'est pas une recommandation pour une philosophie si la philosophie est conçue comme l'exercice de la Raison (avec majuscule). Mais Nietzsche est-il vraiment philosophe ? N'y a-t-il pas un art où la Raison raisonnante n'est pas la plus haute exigence de l'esprit, où l'on n'excelle pas quand on veut ? Qu'arrive-t-il à l'œuvre de Nietzsche si nous appelons l'auteur, par exemple, *poète* ou tout simplement penseur ?

Naturellement, peu s'entendent sur le sens de ces termes, surtout de nos jours où nos « poètes », jeunes et moins jeunes, excellent à couper les phrases et même les mots en deux ou en trois pour faire de leur verbiage des poèmes, c'est-à-dire quelque chose d'autre que de la prose. Et penseur ? À l'époque de la communication chacun croit l'être. Examinons donc d'abord le sens du terme poète pour voir si Nietzsche n'entrerait pas dans cette catégorie.

Premièrement, il faudrait préciser que la forme, c'est-à-dire rime ou pas de rime, majuscule ou trait d'union n'ont rien à voir avec la poésie. La différence entre prose et poésie est une question de fond. Les désignations habituelles ne s'appliquent pas à la *forme* visible mais aux *moyens* invisibles qui véhiculent la pensée. Que l'on se rappelle les paroles célèbres de Verlaine : La musique avant toute chose ! Qu'est-ce que la musique ? Rythme et harmonie. Ils créent une atmosphère qui convient à une situation spécifique, donc concrète.

« Je tiens à dire quelques généralités au sujet de mon art du style. *Communiquer* un état d'âme, une tension intérieure, une émotion, par des signes — y compris l'allure des signes — voilà le sens de toute espèce de style. » (*Ecco homo*, 76)

2. *The New Nietzsche*, ed. par David B. Allison, Delta, 1979.

C'est Nietzsche qui parle. Puis il ajoute que « la multiplicité des états d'âme est extraordinaire chez (lui), d'où la possibilité infinie de style correspondant chacun à un état d'âme, à une situation particulière. » Il va jusqu'à dire que « le bon style *en soi* est une pure sottise de "l'idéalisme" pur, à peu près de même que le "*beau en soi*", le "*bon en soi*", la "*chose en soi*"... » (*ibid.*).

Ces remarques mènent notre pensée vers l'essentiel de la poésie : s'il n'y a pas de *beau en soi* ou de *bon en soi* pour Nietzsche, il n'y a pas de *vérité en soi* non plus. Il n'y a que du *vrai* comme qualificatif d'une situation, d'un état d'âme. Mais pour saisir le *vrai*, le *juste*, le *beau* ou tout simplement ce qui *vaut* — ce qui a une valeur dans une situation concrète ou ce qui *ne vaut pas*, il ne suffit pas de savoir raisonner. Il faut connaître l'art de voir et d'entendre. Cela veut dire qu'en poésie nous sommes toujours confrontés avec le concret. C'est en cela que consiste la différence entre philosophie et poésie. Toute vérité énoncée en poésie ne vaut que dans son contexte concret, existentiel. Cela voudrait aussi dire qu'il n'y a pas de poème philosophique ou de poésie abstraite. Or, arracher les dires du poète du contexte concret et les généraliser ou les transformer en *vérité en soi* — pratique à laquelle les interprètes de Nietzsche, le plus souvent, ne peuvent résister — c'est violer la pensée du poète. Cette règle ne souffre pas d'exception. Pourtant les interprètes s'enorgueillissent de leurs découvertes en tirant des citations de n'importe quel écrit pour appuyer leurs thèses.

Nous affirmons que Nietzsche est poète et comme tel c'est dans son *Zarathoustra* qu'il est vraiment génial, car c'est dans cette œuvre qu'il s'est surpassé lui-même.

Cette œuvre est absolument à part... Que l'on réunisse le souffle et la qualité des âmes les plus hautes, à elles toutes elles n'auraient pas été capables de produire un seul discours de Zarathoustra... en lui toutes les contradictions sont liées pour une unité nouvelle. Les forces les plus hautes et les plus basses de la nature humaines, ce qu'il y a de plus doux, de plus léger et de plus terrible, jaillit d'une seule source avec une immortelle certitude... avant *Zarathoustra*, il n'existait pas de sagesse, pas de recherche de l'âme, pas d'art de la parole... La sentence tremble de passion, l'éloquence est devenue musique... La plus puissante force imaginative qui a jamais existé est pauvreté et jeu d'enfant, si on la compare à ce retour de la langue à la nature même de l'image... Ici, à chaque minute, l'homme est surmonté, l'idée de « Surhumain » est devenue ici la plus haute réalité... (*Ecco homo*, 124-126)

Que faut-il retenir de ce discours ? Parler d'une *immortelle certitude* et d'une sagesse qui n'existait pas avant Zarathoustra n'est certes pas signe de modestie. Mais le tout le devient si l'on s'interroge sur la source de cette certitude. Nietzsche la nomme *inspiration* à laquelle « le poète de Zarathoustra » s'est virtuellement soumis. L'inspiration c'est l'humiliation de la Raison et du volontaire :

Pour peu que l'on ait gardé en soi la moindre parcelle de superstition, on ne saurait en vérité se défendre de l'idée qu'on n'est que l'incarnation, le porte-voix, le médium de puissances supérieures. Le mot révélation, entendu dans ce sens que tout à coup « quelque chose » se révèle à notre vue, à notre ouïe, avec une indicible précision... On entend, on ne cherche pas ; on prend, on ne se demande pas qui donne. Tel un éclair, la pensée jaillit soudain avec une nécessité absolue, sans hésitation, ni recherche. Je n'ai jamais eu à faire un choix. (*Ecco homo*, 119)

Si l'inspiration est le critère de la vérité dans le discours poétique, il n'est pas difficile d'imaginer qu'il s'agit ici d'occasions exceptionnelles, même uniques. C'est pour cette raison qu'il faut « peut-être ranger mon Zarathoustra — dit Nietzsche — sous la rubrique de “Musique”. » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il supposait au préalable une « régénération totale de l'art d'écouter. » (*Ecco homo*, 113)

Ces paroles ne sont pas à interpréter. Elles doivent être retenues, car elles donnent le *poïds* et la *mesure* de ce qui vaut et combien il vaut chez Nietzsche. L'inspiration n'est à l'œuvre que dans les passages poétiques de Nietzsche. Il faut donc aussitôt ajouter que si l'inspiration manque, Nietzsche n'est plus génial. Parfois il est même banal ou il est comme tout le monde ; puisqu'il raisonne, il a parfois tort, parfois raison. Cela lui arrive surtout quand il est au désespoir à cause du mur de silence qui entoure son œuvre. À ce moment il peut devenir violent, il « philosophe avec le marteau », pourtant il dit bien dans son Zarathoustra que le bruit tue la pensée.

L'objection que l'on peut faire à notre thèse est facile à deviner : l'inspiration, don et caprice des dieux, a-t-elle des critères ? À en croire Nietzsche, elle en a. Nous les trouvons dans son Zarathoustra et Nietzsche les énumère dans *Ecco homo* aussi :

c'est une extase qui nous ravit entièrement à nous-mêmes, en nous laissant la perception distincte de mille façons délicates qui nous font vibrer tout entiers, jusqu'au bout des orteils... C'est un instinct de rythme qui embrasse tout un monde de formes (la grandeur, le besoin d'un rythme ample est presque la mesure de la puissance de l'inspiration...)

... Ce qu'il y a de plus étrange c'est ce caractère de nécessité par quoi s'impose l'image, la métaphore.

... On dirait vraiment que, selon la parole de Zarathoustra, les choses elles-mêmes viennent à nous désireuses de devenir symboles (119-120).

C'est ce que nous appelons en métaphysique *intuition*. C'est une façon de voir l'idée, la forme, l'essence dans le concret. La définition de l'inspiration nous impose la définition de la poésie : elle est musique (rythme) ; elle est image, métaphore, symbole — bref, *elle fait voir*. Chez Nietzsche elle fait voir le *bien* et le *mal* dans une situation concrète, donc non pas la *définition* du bien et du mal, le bien et le mal en soi, mais *un bien quelconque* et *un mal quelconque*. Pour cette raison :

Tous les noms du bien et du mal sont des symboles ; ils n'expriment pas, ils font seulement signe. Un fou celui qui veut obtenir d'eux le savoir. (*Zarathoustra*, De la vertu qui prodigue)

*Savoir* et *symbole* expriment le rapport de la *Raison* et de l'*Inspiration*, en d'autres termes, l'universalité de la Raison et la valeur du signe qui donne à penser (pour utiliser la belle expression de Ricœur). Toutefois, si « le symbole donne à penser » c'est parce qu'il saisit en profondeur une essence qui se monnaie en *sens* dans le concret. Sans la saisie globale de l'absolu, il n'y aurait pas de sens. Par ailleurs, c'est aussi la raison pourquoi les symboles font seulement signe : ils sont générateurs de *sens*.<sup>3</sup>

3. Sur la notion d'herméneutique le lecteur trouvera des développements plus poussés et de nombreux exemples d'interprétations dans notre livre *Poetic Truth and Transvaluation in Nietzsche's Zarathoustra, A Hermeneutic Study*, Condordia University, 1984.

## II. NIETZSCHE ET LES FEMMES. UNE INTERPRÉTATION

Si notre thèse est juste, si même le génie n'est pas toujours génial et s'il est vrai que Nietzsche est génial quand il est *poète*, les écrits et les remarques de Nietzsche sur les femmes n'ont pas une valeur égale. Il est inutile donc de fouiller les tiroirs, de collectionner les lettres et les écrits épars pour établir à force de citations tirées de tous contextes, sans discernement, sans considération de leur valeur que l'auteur n'était pas toujours conséquent et qu'il lui arrivait souvent de se contredire, surtout au sujet des femmes. Il faut aussi ajouter que l'inspiration peut manquer même à Nietzsche, le poète, d'où la banalité de ses remarques sur les femmes dans *Humain, trop humain*, II, ch. 7, *La femme et l'enfant*. En voici un exemple :

N° 391. Ennui. — Beaucoup de personnes, notamment de femmes, ne ressentent pas l'ennui, parce qu'elles n'ont jamais appris à travailler régulièrement.

Il n'y a rien de plus faux que cette remarque. Mais elle est juste si on la rapporte aux femmes que Nietzsche a pu connaître qui ne s'ennuyaient jamais, car elles s'ennuyaient toujours ; c'est-à-dire, n'étant pas obligées de travailler régulièrement, elles trouvaient le moyen de passer le temps. Ce Nietzsche ne nous intéresse pas et pour plusieurs raisons : les banalités de cette catégorie se détachent nettement de l'œuvre de Nietzsche dont le but est la transvaluation de toutes les valeurs, l'éducation du *Surhumain* (*Übermensch*) et les thèmes qui s'y rattachent, l'éternel retour du même et la volonté de puissance.

L'inégalité de la production littéraire de Nietzsche contribue grandement à la confusion qui règne dans le domaine de l'interprétation de son œuvre, et surtout dans l'utilisation des remarques tirées au hasard de cette œuvre. De nos jours où sévit le « féminisme » à peine aborde-t-on le sujet délicat — Nietzsche et les femmes — que même celles qui ne connaissent rien de l'œuvre de Nietzsche brandissent la phrase devenue presque un cri de guerre contre Nietzsche : « Tu vas voir des femmes ? N'oublie pas ton fouet. »

Puisque le but de ces réflexions n'est pas apologétique et comme nous ne cherchons pas à trouver des excuses pour tout ce que Nietzsche a dit sur les femmes, que nos remarques sur l'interprétation nous servent de guide dans la lecture des textes qui traitent de la femme. Conformément aux règles que nous venons d'établir, nous ne citerons que les passages poétiques. Ceux-là ne se trouvent que dans son *Zarathoustra* où Nietzsche est à son meilleur — et même ici nous écartons le quatrième livre.

Tout d'abord, nous demanderons à Nietzsche de formuler le but ultime de son entreprise, puis nous verrons quelle place ou quel rôle il a réservé à la femme.

Zarathoustra possède un droit éternel à dire : « Je forme des cercles autour de moi et des frontières sacrées ; le nombre diminue sans cesse de ceux qui montent avec moi sur des montagnes toujours plus hautes, — j'élève une chaîne de montagnes avec des sommets toujours plus sacrés. » (*Ecco homo*, 125)

C'est la doctrine du Surhumain (*Übermensch*) formulée comme la plus haute exigence avec les conséquences inévitables : le nombre diminue sans cesse de ceux qui

montent avec lui. Alors, les femmes, sont-elles exclues de la course vers les hauteurs ? Nietzsche n'en dit rien. D'ailleurs, ce qui reste confus dans la traduction est bien clair dans l'original. Quand Nietzsche parle de l'homme et de la femme, il utilise les termes *Mann* et *Weib*. Mais il dit *Übermensch*, c'est-à-dire, il se sert du terme générique pour dire *homme*, *Mensch*. Dès lors les traductions comme Surhomme, Surhumain, Superman, Overman sont des pis-aller ; le français et l'anglais n'ont pas d'équivalent pour le terme d'*Übermensch*. Il n'y a donc pas ici de question de la supériorité du sexe masculin. Bien au contraire, il y a égalité entre femme et homme et nous interprétons la définition du mariage comme une déclaration de principe :

Mariage : c'est ainsi que je nomme la volonté de créer à deux l'un qui est davantage que ceux qui le créent. J'appelle le mariage le respect mutuel de ceux qui veulent une telle volonté. (*Zarathoustra*, De l'enfant et du mariage)

Le mariage, tout comme l'amour, fait partie du chemin vers les hauteurs :

Mais même votre meilleur amour n'est qu'un symbole extatique et une incandescence douloureuse. Il est une torche qui doit vous indiquer de sa lumière des chemins plus élevés.

Vous devez, un jour, aimer par-delà vous-mêmes ! Donc apprenez d'abord à aimer ! Et c'est pourquoi vous devez boire le calice amer de votre amour.

Soif du créateur, flèche et désir du surhumain, dis-moi, mon frère, est-ce cela ta volonté de mariage ?

Qu'une telle volonté, qu'un tel mariage me soient à jamais sacrés.

Mais Nietzsche dit bien que tout accouplement n'est pas digne du nom de mariage. Avant de penser au mariage, il faut qu'on soit tel que l'on puisse souhaiter le mariage :

Es-tu le victorieux, le dominateur de toi-même, le maître de tes sens, le seigneur de tes vertus ? Voilà ce que je te demande.

Ou est-ce l'animal et le besoin animal qui parlent dans ton souhait ? Ou bien l'esseulement ou la discorde avec toi-même ?...

Mais ce que les trop-nombreux, ces superflus appellent mariage — ah ! comment vais-je bien appeler cela ?

Ah ! cette pauvreté de l'âme à deux. Ah ! cette saleté de l'âme à deux.

Ils appellent tout cela mariage ; et ils disent que les unions ont été conclues au ciel.

Or, je n'aime pas le ciel des superflus ! Non, je ne les aime pas, ces animaux emmêlés dans les filets célestes.

Et la critique la plus acerbe, force d'exemples, continue : quand s'accouplent un saint et une oie ; quand le héros capture un petit mensonge endimanché. Puis Nietzsche conclut : « Même le plus rusé achète sa femme chat en poche. »

La question se pose : faut-il être rusé pour faire un bon mariage ? Ou bien, l'amour est-il « une incandescence douloureuse » qui se consume sans calcul, ni raison ?

Les féministes seront très déçues si elles attendent autre éloge de la femme que l'éloge du mariage, c'est-à-dire, l'éloge d'une union qui est le dépassement de chacun des deux partenaires.

Si Nietzsche est à l'aise quand il parle du mariage, on ne peut guère en dire autant de lui quand il parle des *femmes* dans le morceau intitulé *Des petites vieilles et des petites jeunes*. Zarathoustra, son porte-parole, fait semblant de ne pas vouloir aborder ce sujet, bien qu'il porte *une petite vérité* sous son manteau qui, comme un enfant, ne veut pas rester tranquille. Ce début annonce l'hésitation ; faut-il cacher cette *petite vérité* comme on cache un enfant indocile qui crie trop fort ? Quelle est cette vérité dont il sait qu'elle choquerait beaucoup ? Il avait bien raison ; elle choquerait encore plus de nos jours. Comment Nietzsche peut-il dire que —

Tout dans la femme est énigme, et tout dans la femme a une solution : elle s'appelle grossesse.

Pourtant, tout est bien dans l'ordre des choses chez Nietzsche si l'on considère son but ultime — l'éducation du Surhumain (*Übermensch*). La femme se surmonte dans la maternité ; l'amour charnel se transcende dans l'enfant, dans le sacrifice, le dévouement et dans la souffrance. Il est naturel, alors, que l'homme ne soit qu'un *moyen* — la *fin*, c'est l'enfant.

Puis Nietzsche nous livre la deuxième partie de cette vérité :

« Mais qu'est la femme pour l'homme ? »

Pourquoi cette question dans un discours sur les femmes ?

La vérité est que l'on ne peut parler de la femme seule, comme on ne peut parler de l'homme seul en tant que sexe opposé : *l'un se définit par l'autre*. C'est la *grande vérité* qui est implicite dans cet aphorisme, d'où le plan de cette pièce : 1) qu'est-ce que l'homme pour la femme ? 2) qu'est-ce que la femme pour l'homme ? Dans le discours de Zarathoustra se dégage progressivement l'essence des deux sexes — leur complémentarité :

L'homme véritable veut deux choses : le danger et le jeu. C'est pourquoi il veut la femme comme le jouet le plus dangereux.

Il faut que l'homme soit éduqué pour la guerre et la femme pour le rétablissement (*Erholung*) du guerrier : tout le reste est sottise.

Faut-il rappeler aux lecteurs de Nietzsche qu'en poésie les mots sont des symboles, donc danger, jeu, guerrier aussi ? Tout, comme la métaphore — « amère est la femme la plus douce » — le symbole pointe vers la nature énigmatique de la femme et vers les mystères qu'elle porte en elle. Et ces mystères ne font qu'un avec le plus grand des mystères — l'enfant. Pourquoi l'enfant est-il un mystère sinon parce qu'il n'est pas encore rationnel ? Est-ce que cela veut dire que la pureté est un irrationnel, une énigme, un mystère ? Mais n'y a-t-il pas un enfant caché même dans un guerrier, un enfant qui veut jouer, c'est-à-dire se détendre, se délasser ? « Allons, les femmes, découvrez cet enfant dans l'homme ! » C'est la loi de la complémentarité qui exige « que la femme soit un jouet, pure et fine, pareille à la pierre précieuse, illuminée par les vertus d'un monde qui n'existe pas encore. » C'est ainsi que la femme prend part, comme part égale, à la réalisation du Surhumain (*Übermensch*).

*Complémentarité et dépassement de soi* est le *Leitmotiv* de cette pièce sur les femmes. En fin de compte, les deux, femme et homme, ne sont que des moyens pour



que le Surhumain soit, mais moyen l'un pour l'autre, pour que chacun puisse se surmonter (*sich überwinden*) et s'élever vers les hauteurs. Comme tout est moyen pour cette fin, l'amour l'est aussi, or, il doit être « plein de vaillance ».

La dialectique de l'élévation entraîne l'homme et la femme vers les hauteurs ; ainsi les discours de Nietzsche deviennent intelligibles par l'intention de l'auteur de transformer l'homme (c'est-à-dire, l'homme et la femme). Toutefois il reste ici ou là des remarques intrigantes qui pourraient mettre en cause tout l'enseignement de Nietzsche, bien que ce soit là que Nietzsche est à son meilleur.

En voici un exemple :

Que votre amour soit plein de votre honneur ! D'habitude la femme ne s'y entend guère à l'honneur.

Cette phrase provoque certes l'indignation du lecteur, car elle semble insinuer la supériorité de l'homme par rapport à la femme. Mais nous nous demandons : qu'est-ce que l'honneur ? Le sens de ce mot n'est-il pas défini par la coutume ? Si, de nos jours, il est tout à fait acceptable que la femme cherche son partenaire, qu'elle fasse des avances, qu'elle quitte la famille, qu'elle brave l'opinion ou la volonté de ses parents et qu'elle suive celui qu'elle aime, quel qu'il soit, qui il soit, autrefois cela n'était possible que dans les contes de fée. C'est pour cela que les contes sont un remède aux maux sociaux, y compris l'injustice en matière d'amour. Là, la princesse pouvait suivre le berger, mais même lui était finalement réhabilité, c'est-à-dire ennobli à cause de sa vaillance, puis accepté comme prince dans le royaume du père, peut-être même comme roi. L'honneur n'est pas l'honnêteté, même s'il appartient « à la famille » en ce qui a trait à son origine. Dès lors, il faut se demander ce que Nietzsche veut bien dire ici.

D'abord la phrase — que votre amour soit plein de votre honneur — semble être un avertissement pour l'homme. Elle lui rappelle son devoir envers la femme. La deuxième partie — d'habitude la femme ne s'y entend guère à l'honneur — exprime un trait de caractère de la femme : elle se donne si elle aime ; sa passion est sa vertu et c'est l'homme qui devrait être le gardien de cette vertu, donc de l'honneur de la femme. C'est une exhortation pour l'homme de ne pas exploiter une situation, une passion, un amour qui ne connaît pas de raison, donc un amour qui est pur, car il est sans arrière-pensée, un amour qui ne calcule pas. De là le commandement :

que ceci soit votre honneur de toujours aimer plus qu'on ne vous aime et de ne jamais être les secondes.

À quelle finesse, à quelle admirable compétition Nietzsche invite l'homme, et en général, notre jeunesse d'aujourd'hui ! C'est ainsi que Nietzsche entend protéger la femme amoureuse. C'est également un rappel à l'homme de ne pas oublier la nature de l'amour d'une femme. Elle diffère de celle de l'homme :

Que l'homme craigne la femme quand elle aime : elle fait alors tous les sacrifices et tout autre chose lui semble alors sans valeur.

La crainte n'est pas synonyme de peur ; il y a en elle une part de *respect* ; une telle crainte désarme la femme ; « elle fait alors tous les sacrifices ». L'essence de l'amour

de la femme n'est-elle pas sacrifice, dévouement, don de soi inconditionnel ? N'est-ce pas en cela que réside la supériorité de la femme amoureuse dont la passion se mue ensuite dans la maternité en sacrifice et en dévouement.

Voulez-vous un exemple illustre d'une telle ignorance de l'honneur dont parle Nietzsche dans ce passage ? L'exemple le plus illustre de l'histoire c'est l'amour d'Héloïse pour Abélard. Voulez-vous lire des véritables lettres d'amour ? Lisez les lettres d'Héloïse, et non pas celles d'Abélard.

La passion, cette force irrationnelle, est caractéristique de tous les sentiments chez la femme ; elle est dans la nature féminine, or :

Que l'homme craigne la femme quand elle hait, car l'homme au fond de son âme est simplement méchant, la femme, elle, au fond de l'âme est mauvaise.

Quand Nietzsche parle de la crainte de la femme, il ne parle pas d'une crainte aveugle, mais d'une *crainte éclairée*, pénétrée par la compréhension des situations diverses. Nietzsche a bien précisé ailleurs qu'il ne parle pas du *bien en soi*, donc il ne parle pas de la *femme en soi* non plus, mais de la *femme possible*.

Si le principe de complémentarité permet à chacun, à l'homme et à la femme, d'épouser les vertus opposées et de réaliser l'unité de leurs qualités, cette unification des vertus ne s'accomplit pas sans une vertu masculine — *la rationalité*, d'où la remarque qui pourrait également choquer les partisans de l'égalité sans discrimination :

Le bonheur de l'homme dit : « Je veux ». Le bonheur de la femme dit : « Il veut ». « Regarde, c'est maintenant à peine que le monde est accompli » — voilà ce que pense toute femme quand elle obéit de tout son amour.

*Obéir* dans ce contexte ne veut pas dire soumission aveugle, car en ce cas-là, une passion l'emporterait sur une autre, mais *rationalité*, donc compréhension : l'élévation d'une vertu dans la complémentarité. L'amour et le sacrifice comme passions doivent passer au niveau de la conscience, au niveau de « Je veux ». D'ailleurs, cela devient clair dans le reste du passage sur les femmes. Ainsi, le Surhumain (*Übermensch*) naît de l'union des vertus féminines et masculines.

À la suite de cette conclusion une question embarrassante se pose à quiconque s'interroge sur l'enseignement de Nietzsche relatif aux femmes. Ne faudrait-il pas s'interdire même de parler d'un tel sujet que les *femmes* chez Nietzsche puisqu'une telle entité qu'une *femme seule*, une sorte de *femme en soi* n'existe pas chez Nietzsche ? Zarathoustra nous parle du mariage ou du couple, mais ne considère jamais la femme idéale abstraction faite de l'homme.

La petite vieille, l'interlocuteur de Zarathoustra, est enchantée des éloges qu'elle venait d'entendre :

Zarathoustra a dit de fort aimables choses et surtout pour celles qui sont assez jeunes pour cela.

C'est étrange, Zarathoustra connaît peu les femmes et pourtant il a raison, serait-ce parce que rien n'est impossible chez les femmes ?

Toutefois, par sa bouche, Nietzsche nous confie une autre *petite vérité* qui, dans la suite, reçoit plus de publicité que tous ses écrits ensemble sur les femmes :

« Tu vas voir des femmes ? N'oublie pas ton fouet ! »

« Le fouet » deviendra-t-il la pierre d'achoppement de l'interprétation ? Pas du tout. Que Nietzsche réponde lui-même à ses critiques. Rappelons-nous d'abord ce qu'il a dit de l'*inspiration*, puis de la métaphore et de l'image :

On dirait vraiment que, selon la parole de Zarathoustra, les choses elles-mêmes viennent à nous désireuses de devenir symboles. (*Ecco homo*, 120)

Or, le fouet n'est plus un fouet, mais un symbole. Symbole de quoi ? De l'autorité ? De la fermeté ? De la soumission ? La soumission de qui ? De l'autre ou de nous-mêmes ? Le fouet ne sert-il pas aussi à l'auto-mortification ? Or, il est instrument de *punition* tout autant qu'instrument de *repentance*. Ensuite, de quel fouet s'agit-il ? De notre conscience, de notre langue, de notre présence auprès de quelqu'un ou de notre absence ? C'est bien vrai ce que Nietzsche dit des symboles : « ils n'expriment pas, ils font signe. » (*Zarathoustra*, De la vertu qui prodigue)

Puis, les symboles se font signe l'un à l'autre :

Qui la femme hait-elle le plus ? — Ainsi parle le fer à l'aimant : « c'est toi que je hais le plus, parce que tu attires et parce que tu n'es pas assez fort pour tirer à toi. » (*Zarathoustra*, Des petites vieilles et des petites jeunes)

En se faisant signe, un symbole éclaire un autre, mais seulement partiellement, or :

Un fou celui qui veut obtenir d'eux (des symboles) le savoir. (*Zarathoustra*, De la vertu qui prodigue)

Bref, le fouet ne fouette pas ; il fait seulement signe ; il donne à penser. Et dans ce royaume de symboles un équilibre se fait selon les circonstances. Quelquefois par l'autorité, quelquefois par l'amour, quelquefois par l'auto-mortification. Le symbole est au fond une question, et une question est « comme une sonde » — dit Zarathoustra : « Je la jette dans ton âme afin de savoir quelle est sa profondeur. » (*Zarathoustra*, De l'enfant et le mariage)

Quand le « fouet » tombe dans une âme et qu'il rebondit trop vite comme un simple « fouet », comme une menace ou un instrument de punition, il révèle une âme peu profonde. Ne faudrait-il pas jeter une autre sonde, une autre question pour mesurer la profondeur de notre âme ? En voici une : Nietzsche nous dit-il comment nous servir du fouet ? — Non. Il dit seulement qu'on pourrait en avoir besoin. N'y a-t-il pas femme capable de dérober à l'homme le meilleur de lui-même, sa volonté, de le rendre esclave de sa passion, de ses sens et ainsi l'empêcher de se surpasser ? Y a-t-il homme qui n'a rien à se reprocher dans ses relations avec la femme, qui ne devrait pas se repentir de ses actes ou de ses dires ? Le fouet a maints usages et il fait signe de maintes façons. Comme tout symbole, il nous invite à penser, à évaluer la vie : « et sans évaluation l'existence serait une noix creuse ». (*Zarathoustra*, Des mille et un buts)

Il est temps que l'on comprenne que les questions, toutes les questions, de Nietzsche sont des *sondes* qui mesurent la profondeur de notre âme. Ne soyons pas trop pressés à rebondir, à réagir. Cela pourrait signaler une existence creuse.